Harmonie et dissonance

Lambert et le système des vérités

Harmony and Discord. Lambert and the System of Truths

Christian Leduc

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/730>

DOI : 10.4000/cps.730

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 27 novembre 2018

Pagination : 77-102

ISBN : 979-1-03440-024-9

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Christian Leduc, « Harmonie et dissonance », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 44 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 08 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/730> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.730>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Harmonie et dissonance Lambert et le système des vérités

Christian Leduc

Même si l'emploi du terme est anachronique, il semble tout de même approprié de considérer la théorie de la science de Lambert comme appartenant à une forme de foundationalisme. Toute vérité est d'après lui démontrable jusqu'à ce qu'on parvienne aux concepts simples et aux postulats qui ne sauraient, compte tenu de leur nature primitive, être l'objet d'une démonstration. Au contraire, les concepts simples et postulats sont saisis de manière immédiate et sont à la base de la découverte de tout autres contenus, qu'ils s'agissent de concepts dérivés, d'axiomes ou de théorèmes. Lambert reproche même à certains auteurs, par exemple Newton, de ne pas fournir les conditions d'exercice de la connaissance scientifique et de faire comme si les découvertes en mécanique et en astronomie étaient des révélations sans justifications déductives complètes¹. L'un des buts de la *Organon* de Lambert est précisément d'expliquer le fondement des vérités et théories scientifiques afin de s'assurer de leur validité épistémologique. À cet égard, les critiques que Lambert adresse à Wolff sur la complétude d'une méthode axiomatique et déductive sont assez bien connues et documentées. Pour Lambert, Wolff aurait rapporté le fondement de la science aux définitions ; or, non seulement celles-ci ne sont pas le terme absolu et premier d'une *ars inveniendi*, fonction que remplissent plutôt les concepts simples, mais doivent être accompagnées d'une série de

1 J.-H. LAMBERT, *Neues Organon*, I *Dianoilogie*, § 607, *Philosophische Schriften* (hrsg. von H.-W. Arndt, L. Kreimendahl u.a., Hildesheim : Olms ; abrég. PS) I, p. 391.

postulats pour rendre les démonstrations opérationnelles². Autrement dit, Wolff n'aurait pas bien compris et appliqué une véritable méthode *more geometrico* inspirée de celle qu'emploie Euclide dans ses *Éléments*.

Un autre aspect de la théorie lambertienne, souvent mentionné mais peu analysé dans la littérature secondaire, est sans conteste sa systématisme. Plusieurs sections du *Neues Organon* sont consacrées à ce que Lambert nomme le système ou domaine des vérités, et à la manière dont une théorie de la science doit revêtir une forme systématique. L'*Anlage zur Architectonik* vise en l'occurrence à structurer l'ensemble des principes d'une ontologie de la science de façon ordonnée et systématique. L'important classement des sciences découlant des concepts simples présente également une perspective de complétude et d'exhaustivité propre à une pensée systématique. À partir de ceux-ci, il sera même possible d'établir différents systèmes de connaissance selon la combinaison des concepts simples et l'application des postulats qui y sont liés³. Par conséquent, il est évident que l'un des objectifs généraux de la philosophie de Lambert réside dans l'établissement d'une méthode systématique. D'après lui, plusieurs contemporains, par exemple Baumgarten dans sa *Metaphysica*, ont malheureusement échoué à réaliser ce projet ; ce dernier n'en resterait souvent, à la manière de Wolff, qu'à l'énonciation de définitions qui sont mal expliquées et dont le fondement dans les concepts simples n'est aucunement précisé⁴.

2 *Anlage*, I, § 12-13, PS III, p. 8-10. Une partie de la littérature secondaire des dernières décennies s'est penchée sur cette critique : WOLTERS, Gereon, *Basis und Deduktion. Studien zur Entstehung und Bedeutung der Theorie der axiomatischen Methode bei J. H. Lambert (1728-1777)*, Berlin und NY : Walter de Gruyter, 1980, p. 51-53 ; Paola Basso, « Rien de mathématique dans la *methodus mathematica* wolffienne. La méthode « mathématique » de Wolff et les objections de Lambert », *Christian Wolff et la pensée encyclopédique de Lambert*, *Lumières*, 12/2, 2008, p. 109-121, Katherine DUNLOP, « Why Euclid's geometry brooked no doubt: J. H. Lambert on certainty and the existence of models », *Synthese*, 167/1, 2009, p. 33-65.

3 Lambert identifie dans l'*Anlage* différentes théories systématiques ayant leur fondement dans la combinaison de concepts simples. Il nomme même l'un de ces ensembles la systématologie qui est la science portant, dans le monde physique, sur les objets conçus par les concepts primitifs de solidité, d'étendue, de force et d'unité et, dans le monde intellectuel, sur l'ordre et la perfection des pensées : *Anlage*, I, § 59, PS III, p. 49.

4 *Anlage*, Vorrede, PS III, p. V-VI.

Au contraire, Lambert affirme non seulement que son approche est systématique, mais encore qu'il se donne les moyens de parvenir à une telle constitution dans une théorie de la raison. La présente contribution sera consacrée à cet ensemble de problèmes relatifs à la méthodologie de Lambert. Dans un premier temps, je comparerai cette démarche avec celle de Wolff dont elle est en partie redevable. Je m'attarderai ensuite surtout à deux points principaux nécessaires à l'établissement d'une pensée systématique : d'une part, comment les concepts d'harmonie et de dissonance s'expliquent-ils d'abord dans la sensation et comment celle-ci contribue-t-elle à organiser la connaissance historique ? D'autre part, il s'agira de montrer pourquoi une véritable structure architectonique doit aussi s'appuyer sur des outils formels et des opérations démonstratives. Ces analyses permettront finalement d'aborder la question de savoir si cette démarche peut être qualifiée d'holistique, c'est-à-dire comme position épistémologique dans laquelle la vérité d'une proposition ne peut s'évaluer qu'à la lumière des autres contenus de vérité. À mon avis, la doctrine de Lambert est certes systématique, mais il n'en saurait découler une forme d'holisme comme il semble que ce soit le cas chez des auteurs ultérieurs, en particulier Hegel.

L'idée de système chez Wolff

L'opposition entre les pensées systématiques et anti-systématiques est un lieu commun de la philosophie des Lumières. Si plusieurs considèrent que certaines doctrines de l'histoire de la philosophie peuvent être caractérisées de systématiques, celles d'Aristote, de Descartes ou de Spinoza, le débat sur les avantages et les inconvénients des systèmes en philosophie prend une ampleur inégalée au XVIII^e siècle. Dans le camp des anti-systèmes, il faut bien évidemment compter Condillac qui consacre un traité entier à la question et dénonce pour l'essentiel l'inutilité et les abus des systèmes abstraits. Il est vrai que peu d'auteurs dont Condillac discute ont véritablement revendiqué une appartenance à la philosophie systématique – Spinoza, Malebranche, pas plus que Leibniz, même s'il paraît à l'occasion adopter une approche architectonique⁵ ; néanmoins, il est question d'un auteur qui lui, au contraire, défend une telle caractérisation. Dans le chapitre du *Traité*

5 Lettre de Leibniz à Billettes, GP VII, 451.

des systèmes consacré à la métaphysique leibnizienne, Condillac fait par moments référence à Wolff; il considère notamment que ce dernier suit une méthode abstraite et laborieuse⁶. On pourrait très probablement mitiger un tel jugement, mais Condillac a raison de noter le lien de la philosophie wolffienne à une pensée de type systématique. Il est en effet l'un des premiers dans la *Frühauflärung* à examiner les tenants et aboutissants de l'adoption d'un système en science et en philosophie et à prendre position pour une démarche architectonique. L'organisation des disciplines dans le *Discursus praeliminaris* est notamment assez bien connue: l'ontologie ou philosophie première est au fondement des autres disciplines rationnelles, principalement la théologie, la psychologie et la physique, et il s'agit de les articuler dans un ensemble doctrinal cohérent⁷. Dans la section sur les jugements en matière de livres dogmatiques de la *Philosophia rationalis sive Logica*, Wolff insiste sur les méthodes d'analyse et de synthèse, mais aussi sur le critère de systématisme. Un simple plagiaire ou *compilator* ne relie pas les écrits de manière organisée, alors que le conservateur ou *conditor* possède une approche véritablement systématique, laquelle est plus adéquate puisqu'elle met en relation les vérités les unes aux autres⁸. On constate toutefois que la *Logica*, ainsi que les autres ouvrages méthodologiques des corpus allemand et latin, bien qu'on y trouve une articulation architectonique, traite peu du problème de la constitution des systèmes en tant que tel. Wolff semble en avoir eu conscience puisqu'il a cru bon consacrer un texte distinct à cette question.

Le *De differentia intellectus systematici et non systematici* de 1729 fait partie d'un ensemble de contributions complémentaires visant à rendre accessibles à un large public certaines doctrines contenues dans des ouvrages plus techniques, à l'instar de la *Logica* parue l'année précédente. Néanmoins, il s'agit de la seule publication portant exclusivement

6 « Quant à Wolff, le plus célèbre de ses disciples [de Leibniz], outre qu'il n'en a pas adopté toutes les idées, il suit une méthode si abstraite, et qui entraîne tant de longueurs, qu'il faut être bien curieux du système des monades, pour avoir le courage de s'en instruire par la lecture de ses ouvrages. *Traité des systèmes*, in *Ceuvres philosophiques*, Paris: PUF, 1947, I, p. 151.

7 *Discursus praeliminaris*, § 56-59, *Gesammelte Werke* (hrsg. von J. École, H. W. Arndt, R. Theis, W. Schneiders, S. Carboncini-Gavanelli, Hildesheim: G. Olms, 1962; abrégé. GW), II, 1, p. 28-30.

8 *Philosophia rationalis sive Logica*, § 889, GW II, 3, p. 635.

sur le problème de la systématité dans les savoirs et qui tente une caractérisation de l'entendement ou esprit systématique. Wolff remarque d'emblée qu'on a communément peu expliqué en quoi consistait un tel l'esprit ; même si plusieurs penseurs paraissent en être dotés, les avantages sur le plan méthodologique restent à décrire⁹. Deux points démarquent en fait l'esprit systématique du non systématique :

1) D'une part, et on peut dire que cette caractéristique est largement admise, celui qui procède systématiquement est capable de lier les vérités les unes aux autres. À cet égard, l'ordre de connexion est à l'évidence primordial : il s'agit de démontrer la vérité d'une proposition à partir de vérités déjà reconnues jusqu'à ce qu'on parvienne à des contenus indémontrables. Tel qu'indiqué précédemment, Lambert ne s'entend pas avec Wolff quant à la nature des premiers principes sur lesquels reposent les démonstrations. Mais tous les deux s'accordent pour s'engager dans une approche de type fondationaliste dans lequel un ordre de priorité est présent ; les éléments premiers – concepts simples, définitions, axiomes ou postulats – étant les fondements indémontrables essentiels à toute preuve subséquente – aboutissant à des concepts dérivés, des théorèmes ou toute autre proposition secondaire et relative. Le modèle, pour ces deux auteurs, se trouve chez les géomètres grecs, en particulier les *Éléments* d'Euclide, pour qui la méthode d'analyse et de synthèse prennent appui, dans le premier cas, sur un ordre déductif débutant avec les principes premiers pour ensuite découvrir les vérités secondes, et, dans le deuxième, sur la recherche des concepts et principes premiers à partir des propositions relatives ou conséquences¹⁰. Outre Euclide, Wolff mentionne plusieurs exemples, notamment Archimède, Apollonios de Perga et à l'époque moderne Isaac Barrow, qui ont tous en commun d'employer une telle organisation des vérités en géométrie. Il existe par conséquent une systématité dans les savoirs mathématiques parce qu'est présent, dans un premier temps, un ordre de dépendance entre les vérités. En outre, Wolff, comme c'est le cas de Lambert, soutient qu'il est envisageable et souhaitable d'étendre ce modèle explicatif aux autres domaines de la science et de la philosophie. Il est vrai que le corpus wolffien emploie généralement une telle méthode d'explication

9 *Horae subsecivae Marburgensis*, I, III, § 1, GW II, 34, 1, p. 108.

10 *Horae*, I, III, § 7, GW II, 34, 1, p. 116 ; *Neues Organon*, *Dianoilogie*, § 614 et § 679, PS I, p. 395 et p. 434-435.

des vérités, en particulier dans les œuvres latines comme la *Logica* ou l'*Ontologia*.

2) D'autre part, une totalité de vérités générales reliées les unes aux autres forme un système de doctrines¹¹. Wolff reproche par exemple à la scolastique d'avoir fréquemment utilisé cette expression sans en avoir expliqué les fondements. Or, pour qu'un ensemble de propositions vraies composent un système de doctrines, il faut non seulement que l'ordre démonstratif décrit auparavant soit respecté, mais encore que les propositions soient établies à partir de notions distinctes. La nature des vérités comprises dans un système sera dès lors universelle. C'est ce qui différencie dans un deuxième temps un entendement systématique d'un non systématique: ce dernier pourra certes joindre des propositions, voire le faire avec un ordre quelconque d'antécédence et de conséquence argumentatif, mais celles-ci resteront individuelles, par conséquent fragmentaires et dans lesquelles la certitude générale est inatteignable :

« Puisque l'entendement non systématique est ainsi opposé au systématique, et afin qu'on soit instruit du non systématique qui n'est pas systématique; par conséquent l'entendement sera non systématique, quand les propositions universelles ne sont pas connectées, mais singulières comme si elles étaient considérées comme n'ayant rien en commun »¹².

Certes, par l'habitude ou la simple association empirique, il sera possible de lier des propositions les unes aux autres, mais elles le seront sans partager des propriétés universelles, ce qui, au contraire, est déterminant dans l'élaboration de démonstrations propres à un système de doctrines adéquatement construit. Le lien établi dans la connaissance non systématique est ainsi individuel et seulement historique¹³, tandis qu'un ordre déductif architectonique devra inévitablement être universel. Parmi les esprits en apparence systématiques, mais qui au final ne le sont pas, Wolff cite Aristote qui a certainement découvert plusieurs règles nécessaires au syllogisme dans son *Organon*, mais ne les a pas mis en pratique et n'a pas su anticiper la méthode euclidienne; mais aussi

11 *Horae*, I, III, § 3, GW II, 34, 1, p. 109-110.

12 *Horae*, p. 112. Je traduis les extraits des ouvrages de Wolff et de Lambert.

13 Wolff aborde les différences entre types de connaissances dans le *Discursus praeliminaris*, et distingue entre autres des manières dans la connaissance historique: § 21-24, GW, I, 1, p. 10-12.

Confucius qui possédait une capacité systématique en philosophie, mais dont le corps de doctrines n'offre pas une structure véritablement distincte et organisée. Il est également fait mention plus loin de Spinoza, comme d'un exemple de faux système dans lequel les prémisses sont confuses et fausses. Du côté des systématiques, Wolff compte Descartes, qui apprend à chercher l'évidence et à penser de manière distincte, mais encore Caspar Neumann¹⁴, l'un de ses enseignants à Breslau, qui aurait également opté pour une approche similaire en théologie¹⁵.

À la manière de Lambert, Wolff consacre plusieurs pages à rendre compte des bénéfices d'une approche systématique. La première, et probablement la plus importante, est de faciliter la représentation de la vérité des propositions. L'ordre de démonstration confère une certitude qu'une doctrine non systématique ne saurait posséder. Le problème principal avec cette dernière est qu'elle ne montre aucunement la direction qu'un raisonnement doit prendre pour s'assurer de la validité des principes, ce qu'un système fournit sans problème. D'après Wolff, le processus de type architectonique est entièrement clair, puisque chaque étape du raisonnement s'appuie sur des notions et principes adéquats et suit un ordre exhaustif de démonstrations. :

« Par conséquent nous observons d'abord qu'on connaît la vérité d'une proposition de manière plus évidente, quand elle est ramenée à un système, que le vulgaire propose plutôt de dissoudre par le moyen d'un balai. On sait en effet que les vérités de quelconques propositions ne sont pas convaincantes, avant qu'on sache que ses principes ne sont pas obtenus par aucune autre preuve que celle que nous avons connue comme certaine et que sa forme est légitime par la preuve »¹⁶.

La deuxième utilité, directement liée à la première, réside dans une capacité de détecter les erreurs qui se seraient insérées dans l'articulation d'ensemble. Une organisation systématique présente une cohérence qui est telle qu'une notion contradictoire ou une proposition fausse est aisément décelable. Puisque chaque proposition doit être admise sur

14 *Horae*, I, III, § 7, GW II, 34, 1, p. 119.

15 Dans le paragraphe suivant, Wolff oppose d'ailleurs Descartes à Gassendi pour illustrer la distinction entre des esprits systématique et non systématique : *Horae*, § 8, GW II, 34.1, p. 121-122.

16 *Horae*, p. 122-123.

la base d'autres propositions dont la vérité a désormais été démontrée ou sur celles qui sont à elle-même leur propre preuve, c'est-à-dire les définitions, l'adoption d'une nouvelle conclusion se fait de manière adéquate, comme c'est le cas dans les mathématiques¹⁷. On peut de cette façon développer l'attention de l'esprit par ce que Wolff nomme ailleurs la capacité de démonstration¹⁸. Au contraire, un entendement peu ou pas ordonné sait difficilement s'il se contredit, car il ne possède pas les moyens de comprendre la liaison entre les prémisses et les conclusions, situation qui favorise l'introduction d'incohérences formelles.

Mentionnons une dernière raison évoquée par Wolff qui serait bénéfique à la constitution d'une systématisation des savoirs: à l'aide de doctrines dont l'organisation est architectonique, il est possible de se libérer plus aisément des préjugés d'autorité, tels qu'on les voit souvent en théologie. Ce qui doit surtout attirer notre attention est la distinction entre les raisons externes au système, lesquelles, à la façon des préjugés religieux, doivent être écartées, et celles qui lui sont internes et qui participent à lui donner une plus grande cohérence¹⁹. Par cette organisation, il est d'autant plus facile de cibler les éléments qui sont extérieurs à la structure doctrinale et qui sont potentiellement erronés. Cette question de la cohérence sera examinée plus loin, ainsi que la problématique générale des critères de validité de la philosophie ou de la science, mais il importait d'en souligner l'importance chez Wolff, puisqu'elle constitue un motif théorique supplémentaire à la formation d'un système de doctrines.

Plusieurs penseurs contemporains de Wolff semblent plutôt d'accord avec cette caractérisation de l'entendement systématique qu'on retrouve longuement analysé dans le *De differentia intellectus systematici et non systematici*, du moins empruntent une méthode qui s'en rapproche grandement. C'est le cas de Baumgarten, mentionné par Lambert comme exemple de penseur systématique, bien qu'il n'en est pas décrit, à ses yeux, les principes de manière suffisante: dans la *Metaphysica*,

17 *Horae*, p. 139-140. Wolff insiste également sur le lien entre la connaissance empirique et la raison démonstrative dans l'établissement d'un système, les deux étant tout aussi nécessaires. La raison *a priori* élève à l'universalité les données de l'expérience par la démonstration et permet alors de former un système, à la manière des découvertes en astronomie: *Ibid.*, p. 144.

18 *Deutsche Logik*, GW I, 1, p. 200.

19 *Horae*, I, III, § 16, GW II, 34.1, p. 149.

il est en effet question de différents systèmes démonstratifs, en particulier de l'harmonie préétablie et de la doctrine leibnizienne des substances. Dans l'*Acroasis logica*, Baumgarten réitère la manière dont un ensemble de dogmes reposant sur la syllogistique et les méthodes d'analyse et de synthèse forme un complexe doctrinal qu'on peut aussi appeler un système²⁰. Crusius, adversaire de Wolff quant à plusieurs thèses métaphysiques et épistémologiques, peut également être considéré comme étant un penseur systématique, car il utilise un ordre démonstratif très similaire. Dans le *Weg zur Gewissheit und Zuverlässigkeit der menschlichen Erkenntnis*, Crusius insiste d'ailleurs sur la nécessité de conduire son entendement de manière systématique et rappelle divers points qu'on rencontre également chez Wolff²¹. Malgré les nombreuses critiques qu'il adresse à ce dernier, Crusius est apparemment d'accord avec Wolff quant aux avantages d'une pensée de type architectonique. Cependant, au XVIII^e siècle, il semble que ce soit Lambert qui se penche le plus longuement sur cet aspect méthodologique et sur les besoins de procéder par ordre systématique en philosophie et en science. Les reproches qu'il soulève contre ses prédécesseurs et contemporains, parce qu'ils ont insuffisamment expliqué les avantages de la systématique, sont en partie justifiés et l'autorisent sans conteste à s'attarder plus avant sur le problème.

L'harmonie dans la perception

Avant de s'attarder à la nécessité d'une systématisation formelle en science, Lambert insiste d'abord sur la manière dont la cognition humaine doit pouvoir se représenter une cohérence ou harmonie perceptive. De cette manière, la démarche se situe au départ dans la sensation qui remarque ou non les liens entre les notions et propositions. Wolff discutait déjà d'une forme de clarté propre à un entendement systématique, laquelle permet d'augmenter l'attention cognitive. On connaît aussi l'ancrage des discussions de l'époque dans le corpus de Leibniz, en particulier la définition qu'il donne du plaisir comme

20 *Acroasis logica*, Halle/Magdeburg : Hemmerde, 1761, § 513.

21 *Weg zur Gewissheit*, Leipzig : Gleditsch, 1747, § 457.

perception de l'harmonie²². Or, Lambert met davantage l'accent sur les répercussions de l'harmonie dans la sensation. Dans l'*Abhandlung vom criterium veritatis*, rédigée en 1761, il est question des marques de la vérité dont Descartes et Wolff ont préalablement discuté. Certes, il demeure important d'identifier les critères qui permettent de distinguer le vrai du faux, mais il faut dans un premier temps déterminer dans la perception les relations entre les pensées. De sorte qu'il est possible de percevoir des accords et des discordances sensibles :

« Si l'on pouvait amener l'harmonie des pensées dans la sensation à la plus haute perfection, alors on ne devrait en effet chercher aucune autre marque de la vérité parce qu'il s'agirait toujours de la voie la plus courte. On ressemblerait ainsi au musicien qui non seulement entend une fausse note qui se produit dans le concert, mais reconnaît en même temps celui qui l'a joué, et lui dit où il s'est trompé et où il devrait porter une meilleure attention. De la même manière, on ne sentirait pas seulement pour chaque proposition qui apparaît si elle s'harmonise avec la vérité, mais encore, dans le cas où elle est inexacte, on pourrait également distinguer où se trouve la dissonance »²³.

Évidemment, la seule sensation de l'harmonie et de la dissonance entre les pensées, à la manière du compositeur, n'est pas suffisante ; il faudra se doter de moyens formels pour déceler les contradictions et les niveaux de cohérence. Mais il importe tout de même d'exercer notre esprit à percevoir le lien entre les vérités, en particulier à remarquer les degrés de perfection dans la concordance des pensées²⁴. La *Dianoilogie* revient d'ailleurs sur ce sujet. Après avoir traité de la dépendance notionnelle et propositionnelle nécessaire à la distinction de la connaissance scientifique par comparaison avec l'historique, Lambert introduit le thème de l'harmonie et de la dissonance dans le contexte de la perception

22 *Elementa juris naturalis*, A VI, 1, p. 484. Cet aspect ainsi que la diversité des acceptions du terme d'harmonie dans la philosophie leibnizienne ont notamment été examinés dans un article de Frédéric de Buzon : « L'harmonie : métaphysique et phénoménalité », *Revue de métaphysique et de morale*, 100/1, 1995, p. 95-120.

23 *Abhandlung vom criterium veritatis*, § 13, PS X-2, p. 428-429. L'analogie entre l'harmonie et la musique se trouve également employée par Leibniz, par exemple : *Essais de Théodicée*, préface, GP VI, p. 27.

24 *Criterium veritatis*, § 14 et § 88, PS X-2, p. 429 et p. 419.

sensible, comme il le faisait dans l'*Abhandlung*. Il emploie une nouvelle fois la comparaison entre la représentation de la vérité et l'habitude du mélomane à sentir le lien entre les sons, les durées, les styles, etc. Pour obtenir un concept clair de la compatibilité des éléments, il faut alors exercer son attention avec de bons exemples et des modèles adéquats. Cependant, l'harmonie qu'on perçoit dans un concert n'est que l'ombre de celle qu'on cherche en science. Il ne s'agit dès lors pas de trouver une cohérence par la simple expérience sensorielle, mais une cohérence, qu'on pourrait appeler réflexive, qui s'obtient par la conscience interne et qui possède une portée universelle²⁵. De cette façon, la capacité sensitive est accompagnée des outils de la démonstration qui rend la perception des relations entre vérités plus efficace sur le plan épistémologique. À l'instar de la géométrie, l'importance des règles logiques est ainsi réitérée par Lambert.

L'insistance sur la perception sensible claire et harmonique a une incidence notable dans le *Neues Organon*, car il est question, dans l'établissement du savoir scientifique, de dépasser la connaissance historique et le chaos qui lui est au départ rattaché. On remarque quelque chose de semblable chez Wolff: la connaissance historique, surtout de type caché²⁶, ne saurait véritablement percevoir les liens entre les propositions, puisqu'elle porte pour l'essentiel sur des cas singuliers dont on ne peut tirer de principes généraux. Lambert illustre le chaos constitutif de la connaissance historique par le fait qu'elle est composée de défauts ou de lacunes (*Lücke*) qui introduisent nécessairement de l'incohérence et de la dissonance dans la représentation²⁷. La sensation a donc pour fonction, dans ce cas précis, de découvrir l'harmonie et la dissonance d'une pluralité de concepts et de propositions par l'obtention de contenus perceptifs clairs. Celle-ci participe ainsi de l'élaboration de la pensée scientifique qui entend se débarrasser du chaos ou de la matière confuse propre à la connaissance historique, laquelle comporte plusieurs lacunes conceptuelles.

25 *Neues Organon*, I, § 620, PS I, p. 399-400.

26 *Discursus praeliminaris*, § 20, GW, I, 1, p. 9-10.

27 *Neues Organon*, I, § 621-22, PS I, p. 400-402. Lambert revient sur ce concept dans l'*Alethiologie*, mais pour le comprendre de manière logique et formelle: *Neues Organon*, II, § 205-215, PS I, p. 558-563.

Plus précisément, la perception sensible accompagne le développement de la connaissance scientifique de deux manières : d'une part, dans l'établissement de définitions et de notions claires. Lambert s'attarde longuement dans les deux premières parties de la *Dianoilogie* à décrire comment on parvient à des concepts complets et à des classements exhaustifs, sur lesquels il n'est pas nécessaire de s'arrêter pour la présente analyse. Mais il est évident que la sensation a un rôle fondamental à jouer pour l'établissement de la cohérence des concepts, en particulier pour les relations génériques et spécifiques²⁸. Sur le plan propositionnel, d'autre part, il s'agit de déterminer, comme le suggérait déjà Leibniz²⁹, les rapports combinatoires entre un sujet et ses prédicats possibles. La trigonométrie offre en l'occurrence un modèle d'exhaustivité puisqu'on y épuise toutes les associations possibles depuis la définition fondamentale du triangle rectangle ; on découvre alors toutes les propriétés formelles relatives à cette figure géométrique. Pourtant, Lambert signale que ce procédé propositionnel ne s'effectue pas toujours, contrairement au précédent cas, à l'aide de contenus conceptuels exprimant la nature interne et entière de la chose, mais simplement par l'énonciation des relations entre un sujet et les prédicats qui lui sont logiquement liés. Par exemple, on ne connaît pas la constitution interne du soleil, mais on sait qu'il illumine, qu'il produit de la chaleur, etc.³⁰. On perçoit alors l'harmonie entre les pensées par la représentation des dépendances prédictives, sans obligatoirement avoir épuisé l'analyse des contenus conceptuels. En somme, l'analyse conceptuelle et la combinatoire propositionnelle permettent essentiellement de passer d'une certaine forme de chaos caractéristique de la connaissance historique à un ordre formant un savoir scientifique. D'ailleurs, Lambert remarque que la transformation de la confusion en clarté perceptuelle ne se fait pas sans qu'une certaine harmonie soit présupposée : on ne cherche pas seulement des choses isolées, mais des rapports de totalités qui nous sont encore confus dans la connaissance historique ou commune. On pourra établir par des observations et des arrangements perceptifs la façon dont un

28 *Neues Organon*, I, § 624, PS I, p. 404.

29 *De Arte Combinatoria*, A VI, 1, p. 177.

30 *Neues Organon*, I, § 628, PS I, p. 406-407.

ensemble conceptuel et propositionnel se tient dans une totalité et ainsi déceler les défauts ou lacunes des savoirs non scientifiques³¹.

L'harmonie des vérités

L'émergence d'un certain ordre de dépendance débute certes dans la perception sensible qui permet de découvrir une plus grande clarté harmonieuse et d'écarter la confusion chaotique de la représentation individuelle. La sensation distingue ainsi d'ores et déjà des niveaux de perfections notionnelles et propositionnelles et autorise une première incursion dans la connaissance scientifique. Or, l'harmonie et la dissonance ne se situent pas seulement sur le plan de la perception humaine, mais dans l'organisation des vérités comme telle. C'est pourquoi Lambert revient sur ces questions dans l'*Alethiologie*. On sait que la principale distinction entre la *Dianoilogie* et l'*Alethiologie* repose sur leurs objets respectifs : la première porte que les lois de la pensée humaine, la deuxième sur la distinction à proprement parler de la vérité et de l'erreur³². Bien entendu, la vérité doit être connaissable à l'entendement, ce qui justifie la place initiale qu'occupe la *Dianoilogie* dans le *Neues Organon*; mais il est essentiel de déterminer la nature de la vérité pour la discerner adéquatement, et c'est pourquoi Lambert réexamine les concepts d'harmonie et de dissonance dans l'*Alethiologie*.

Il s'agit de rendre compte de l'ordre harmonieux des vérités qui est à la base de la formation d'un système :

« Nous nous attarderons maintenant en particulier à ce qui convient à l'*Alethiologie* dans l'entendement véritable et considérerons la vérité simplement comme vérité, pour nous frayer un chemin dans le développement détaillé de l'harmonie des vérités, étant donné les avantages précédemment mentionnés. Il est incontestable que celui qui se rend mieux reconnaissable cette harmonie, peut juger plus facilement de cas particuliers, tant qu'une proposition est conforme à un système ou s'en écarte »³³.

31 *Neues Organon*, I, § 629, PS I, p. 407-408.

32 *Neues Organon*, I, Vorrede, PS I, p. III-IV.

33 *Neues Organon*, II, § 159, PS I, p. 537-538. Dans ce contexte, Lambert emploie comme synonymes les termes système et domaine ou royaume (*Reich*) : *Neues Organon*, II, § 160, PS I, p. 538. Par ailleurs, on retrouve la même définition du système au tout début d'une ébauche récemment

D'emblée, il n'est plus seulement question de l'harmonie en termes de représentation sensible plus ou moins claire, mais de la constitution d'un système de vérités. L'attention est maintenant portée sur la pensabilité ou possibilité d'un ordre de vérités dont l'organisation est formelle. C'est la raison pour laquelle Lambert soutient que le principe de contraction, rendant possible l'expression d'un tel ordre, peut être considéré comme un postulat nécessaire à l'agencement des concepts et des principes d'un système des vérités³⁴. L'opposition entre la vérité et la fausseté s'énonce par un critère formel de cohérence: le vrai est possible, tandis que le faux est contradictoire. L'une des conséquences de cette conception de la vérité est le lien nécessaire, donc fondationnel et systématique, qui existe entre les propositions et qui découlent toutes de l'application du principe de contradiction. Les liaisons formelles et nécessaires forment un ensemble cohérent dont chaque partie s'explique par sa relation aux autres. C'est alors qu'il est possible de saisir la distinction entre l'harmonie et la dissonance: plus nous expliquons les relations formelles entre les vérités, plus notre connaissance comportera d'harmonie; à l'inverse, la dissonance apparaît lorsque des incohérences formelles s'introduisent, ce qui nous éloigne de la vérité: « Cette réunion des vérités convient à une partie de son harmonie ou accord, dans la mesure où il existe une dissonance absolue entre le vrai et le faux parce que le vrai fait tomber le faux »³⁵. L'application de règles de cohérence logique fournit en conséquence le principe de distinction entre harmonie et dissonance indispensable à la détermination d'une science systématique. Bien entendu, c'est par ce biais que la perception claire et sensible d'un ordre de vérités se réalise, mais il s'agit ici de rendre compte de la cohésion proprement logique qui compose le domaine des vérités. Il est alors véritablement possible de concevoir des degrés d'harmonie, qui étaient seulement sentis dans la perception: la complétude plus ou moins grande d'un système s'évalue à la manière dont on épuise l'ensemble des relations de dépendance entre les concepts et les propositions. Tant qu'on en demeure à une harmonie apparente, donnée dans la perception

publiée par les éditeurs des *Philosophische Schriften*: « Ein systema oder Lehrgebäude ist ein Vortrag solcher Sätze in ihrem Zusammenhang, die zusammengenommen ein Ganzes ausmachen » *Theoria systematis*, PS X, p. 399.

34 *Neues Organon*, II, § 163, PS I, p. 539.

35 *Neues Organon*, II, § 179, PS I, p. 545.

sensible, il existe très certainement des possibilités d'erreurs et de lacunes dont il faut pouvoir se débarrasser. Pour Lambert, une harmonie complète constitue la vérité propre et l'exactitude entière, et ce par la recherche de l'ensemble des relations notionnelles et propositionnelles qui prend la forme d'un système³⁶.

Comme chez Wolff, la simple liaison syllogistique entre des propositions ne constitue toutefois pas pour Lambert un système de vérités. Il faut aussi respecter certaines règles méthodologiques. Il s'agit en réalité d'éviter deux dérives théoriques : d'une part, ne pas tomber dans une circularité argumentative. La *Dianoilogie* consacre plusieurs pages à cette question afin de montrer pour l'essentiel que les circularités se forment lorsque l'ordre de démonstration n'est pas respecté. En particulier, il faut nécessairement débiter avec des concepts simples et ensuite tirer différentes conclusions, lesquelles sont des contenus relationnels, et non le contraire³⁷. Débiter avec des concepts relationnels nous fait tout simplement omettre la recherche de fondements certains et premiers, et risque de déboucher vers des preuves et raisonnements circulaires. D'autre part, il faut absolument s'abstenir de constituer un ensemble théorique sans véritable unité. Lambert soulève la possibilité d'élaborer un système de chaos au lieu d'un système de vérité, lequel peut se produire quand l'ordre est désuni et contient des lacunes et des sauts analytiques et démonstratifs. Pour empêcher une telle situation, il faut se représenter l'organisation architectonique dans une unité et une certitude complète³⁸. L'un des points intéressants de la position lambertienne est de prendre le principe du *cogito* comme modèle pour penser la certitude du domaine des vérités. Il en fait même un postulat rendant possible la découverte d'un ordre de dépendance et dont on doit s'inspirer dans la constitution de toute doctrine scientifiquement rigoureuse :

« Puisque nous discutons ici de la certitude, alors nous pouvons répéter depuis le § 72, que la conscience de notre existence est la véritable et réelle mesure de la certitude, et qu'une unité absolue lui convient (§ 76). Si nous possédons maintenant cette conscience à partir de la pensabilité (*Gedenkbarkeit*) générale d'une représentation,

36 *Neues Organon*, II, § 185, PS I, p. 549.

37 *Neues Organon*, I, § 683-684, PS I, p. 436-437.

38 *Neues Organon*, II, § 205-208, PS I, p. 558-560.

alors elle est incontestable, d'une certitude vraie et exacte et nous en sommes certains»³⁹.

La distinction entre une organisation chaotique et incertaine, contenant des lacunes et des sauts argumentatifs, et un ordre véritablement architectonique n'est pas seulement à chercher dans les règles formelles du syllogisme, lesquelles découlent de l'application du principe de contradiction, mais aussi dans une unité théorique certaine et actuellement perçue à la manière du *cogito*. Pour obtenir une structure systématique, il faut pouvoir prendre conscience de l'unité des concepts et des propositions mis en relation. D'ailleurs, la conscience d'une telle unité n'est réalisable que si l'on procède étape par étape⁴⁰. De cette manière il sera également possible de mieux déceler les défauts dans le raisonnement et d'augmenter la certitude du système des vérités.

On peut maintenant se poser la même question précédemment soulevée par rapport à la doctrine wolffienne: quels sont les bénéfices de procéder systématiquement en science et en philosophie? Pourquoi la formation de systèmes, tel qu'on les trouvera dans l'*Anlage* par l'agencement des différents concepts simples, est-elle préférable à une méthode non systématique, comme celle de Condillac? Les dernières analyses nous fournissent déjà des éléments de réponse. La recherche de fondements dans les concepts simples, la découverte d'un ordre démonstratif de dépendance et la constitution de doctrines dont l'unité et la certitude sont complètes permettent pour l'essentiel l'évitement des défauts et des sauts qui mènent inévitablement à l'erreur. La distinction entre le vrai et le faux, objet de l'*Alethiologie*, est par conséquent le principal avantage d'une pensée systématique par rapport à une approche strictement descriptive et historique. Une structure systématique permet d'atteindre la certitude et d'écarter l'erreur, puisque les vérités viennent nécessairement dans un tout, et non de manière isolée. Les méthodes d'analyse et de synthèse sont d'ailleurs praticables étant donné l'interrelation des vérités: depuis les concepts simples et postulats jusqu'aux axiomes, théorèmes et propositions secondaires, et vice versa. Sinon, les outils de décomposition et de déduction ne seraient tout simplement pas opérationnels⁴¹. En somme, la vérité

39 *Neues Organon*, II, § 210, PS I, p. 561.

40 *Neues Organon*, II, § 214-216, PS I, p. 563-564.

41 *Neues Organon*, I, § 330, PS I, p. 218.

doit nécessairement revêtir une structure architectonique. Encore une fois, d'après Lambert, la vérité vient toujours dans un ordre qui doit se constituer dans des rapports de relations avec les autres vérités, sans lequel on en reste au niveau de connaissance commune et historique impropre à la science.

Par conséquent, on pourrait dire que Lambert détaille et même radicalise la position wolffienne quant à l'importance des systèmes en philosophie. Être capable d'accroître la certitude des vérités et d'éliminer les erreurs fait partie, chez Wolff, mais surtout chez Lambert, des motifs pour élaborer une philosophie systématique. L'insistance de ce dernier à établir la vérité dans une cohérence théorique montre que cette approche lui est particulièrement primordiale. Prenons-en pour preuve un dernier point qu'on ne rencontre pas vraiment dans la philosophie wolffienne, ni ailleurs, à mon avis, à la même époque : étant donné que les vérités viennent toujours dans un ensemble plus ou moins harmonieux, il sera possible de défendre la recherche du vrai contre ses détracteurs. Pour le dire autrement, le penseur systématique est mieux équipé théoriquement pour se prémunir contre les arguments sceptiques par comparaison avec le penseur non systématique. Puisque les vérités dépendent les unes des autres, un sceptique ne saurait nier une vérité sans nier les autres, ce qui est cognitivement impossible. Ainsi, l'ensemble des vérités constitue une structure qu'on ne peut pas remettre en question dans sa totalité⁴².

Toutefois, Lambert reconnaît que la négation d'une vérité n'entraîne pas directement celle des autres qui lui sont liées. La dépendance des énoncés d'un système ne fait pas en sorte que la remise en question de l'une fasse tomber l'ensemble théorique. La systématisme des savoirs permet une meilleure recherche de la vérité pour deux raisons : d'abord, une totalité doctrinale résiste mieux aux attaques sceptiques puisque chaque vérité vient appuyer l'autre dans un lien de renforcement mutuel. Ensuite, il est certes possible de remettre en question une vérité dont la certitude n'est pas suffisamment fondée sans renverser la validité architectonique de la doctrine. Lambert conclut cette section du *Neues Organon* en mettant l'accent sur l'importance de la complétude théorique qui fait défaut à celui qui nie une vérité adéquatement établie :

42 *Neues Organon*, II, § 258, PS I, p. 585.

« Celui qui nie la vérité ne pense pas de manière complète. Car il se la représente sous la forme de quelque chose de contradictoire. Mais il n'y a aucune vérité dans quelque chose de contradictoire. Ainsi la représentation du négateur ne s'accorde pas en général avec la vérité, ce qui écarte plus ou moins son unité »⁴³.

En faisant de la systématisme un critère de vérité, Lambert semble somme toute vouloir se prémunir contre deux dérives méthodologiques : d'une part, contre les insuffisances de la connaissance historique qui considère chaque vérité isolément. Au contraire, la certitude et la possibilité d'une vérité sont à chercher dans une liaison systématique. Autrement, il ne saurait y avoir de connaissance scientifique qui exprime les rapports universels et nécessaires de dépendance entre les concepts et les propositions. D'autre part, contre ceux qui voudraient dénigrer la recherche de la vérité. Lambert cite notamment le cas de Socrate qui montre les nombreuses contradictions des sophistes. On peut encore une fois penser aux sceptiques qui refusent d'établir des théories certaines et entièrement fondées. Or, l'élaboration d'un système de vérités constituerait un rempart contre ceux qui en rejettent la validité, puisque la certitude va de pair avec l'unité et l'harmonie des vérités auxquelles un entendement non systématique ne peut recourir.

Le système repose-t-il sur la cohérence ?

Deux caractéristiques de la théorie lambertienne de la science se dégagent des précédentes analyses : d'abord, tel qu'indiqué dès le départ, la connaissance scientifique s'établit à l'aide de contenus de vérités fondamentaux à partir desquels se déduisent les autres énoncés. Les concepts simples et postulats représentent les premiers fondements desquels dérivent les concepts seconds, les axiomes et les théorèmes. Il ne fait aucun doute que Lambert adopte cette thèse, confirmée par de nombreux passages et constitutive de son projet d'un *Organon*. Ensuite, cette organisation, qui permet notamment l'application des méthodes d'analyse et de synthèse, se généralise au point de former un ou des systèmes de vérités⁴⁴. La science s'élabore lorsqu'il existe des rapports de

⁴³ *Neues Organon*, II, § 274, PS I, p. 592.

⁴⁴ L'emploi du terme de système est équivoque chez Lambert : il s'agit ou bien d'un système résultant d'une combinaison de concepts simples tel qu'on

dépendance composant une totalité théorique de vérités nécessaires et universelles. Le postulat de mise en forme d'un tel ordre de vérités est bien entendu le principe de contradiction, étant donné qu'il s'agit de possibilités logiques, mais une pluralité d'énoncés doit aussi exprimer une unité, reconnue dans la conscience perceptive, propre à une structure architectonique pour qu'elle puisse être considérée comme étant scientifique. Or, une dernière interrogation se pose : la conception de Lambert partage-t-elle une dernière caractéristique souvent associée aux pensées systématiques, c'est-à-dire une certaine forme d'holisme épistémologique ? Il est vrai qu'on a souvent opposé l'holisme ou une définition cohérentiste de la vérité aux doctrines de type fondationaliste. Bien que chacune de ces théories puissent revêtir une organisation systématique, une différence majeure les divise : la première suppose des principes premiers et fondamentaux à la base du système, tandis que l'autre fait reposer la validité d'un énoncé par son inscription dans un réseau de vérités et de justifications⁴⁵. Même s'il s'agit de deux positions qui semblent s'exclure l'une et l'autre, la question est de savoir s'il est possible d'envisager la perspective de Lambert comme étant à la fois fondationaliste et holistique.

La raison principale qui pourrait nous conduire à une telle interprétation est la présence dans le corpus de nombreux passages dans lesquels Lambert définit explicitement la vérité selon un cadre de cohérence sémantique. L'extrait le plus clair se trouve dans l'*Alethiologie* qui traite directement de la nature de la vérité :

« Toutes les vérités se tiennent ensemble. Si l'on maintient qu'elles ne se tiennent pas ensemble, alors l'une écartera l'autre. Puisque cela est incohérent, alors il est faux de dire que les vérités ne se tiennent pas ensemble, par conséquent elles se tiennent nécessairement ensemble »⁴⁶.

le trouve dans l'*Anlage*, ou bien du système général des vérités que décrit l'*Alethiologie*.

45 L'une des contributions les plus connues à ce sujet, en particulier quant à deux formes de systématisme, demeure l'article de N. RESCHER, « Coherentism, and the Idea of Cognitive Systematization », *Journal of Philosophy*, 71/19, 1974, p. 695-708. Pour une analyse plus récente sur le sujet, voir : E. OLSSON, *Against Coherence. Truth, Probability, and Justification*, Cambridge University Press, 2005, p. 9-16.

46 *Neues Organon*, II, § 178, PS I, p. 545.

Les paragraphes suivants portent sur les concepts d'harmonie et de dissonance examinés précédemment. Toutefois, Lambert affirme de toute évidence que l'harmonie consiste dans une plus grande cohérence des vérités, alors que la dissonance comprend de l'incohérence formelle. L'harmonie est d'ailleurs quelque chose de plus que la simple possibilité logique, puisqu'elle réside dans une multiplicité, plus ou moins complète et exhaustive, de vérités liées les unes aux autres en une unité. C'est pourquoi il est concevable de déceler dans un ensemble plus d'harmonie qu'ailleurs : la quantité de vérités liées dans des rapports de dépendance détermine les degrés de cohérence entre les systèmes⁴⁷. De sorte que l'interdépendance entre les concepts et les propositions s'ajoute à la simple contradiction dans l'établissement d'un système des vérités. D'ailleurs, Lambert va même jusqu'à maintenir, comme nous le savons désormais, que la complétude de l'harmonie réside dans la complétude de la vérité en tant que telle⁴⁸. Autrement dit, s'il est possible d'énoncer la vérité de manière complète, elle le sera dans une harmonie systématique par laquelle chaque énoncé tire sa validité d'un rapport nécessaire et démonstratif aux autres dans une totalité doctrinale. En somme, on pourrait se laisser convaincre, à la lumière de ces affirmations, que Lambert défend une conception holistique de la vérité. À la manière de Hegel, qui soutiendra ultérieurement une position à la fois systématique et holistique⁴⁹, ces aspects théoriques du *Neues Organon* nous feraient accorder une même assimilation entre systématisme et holisme chez Lambert.

Cependant, d'autres composantes, à mon avis plus décisives, entrent directement en conflit avec une telle interprétation holistique ou cohérentiste. Certes, la vérité complète ne saurait se comprendre de manière isolée – c'est plutôt le propre de la connaissance historique et préscientifique –, mais il me paraît difficile de maintenir que Lambert défend une forme d'holisme épistémologique. Deux points justifient l'adhésion à cette interprétation opposée. D'une part, en s'inspirant

47 *Neues Organon*, II, § 181, PS I, p. 547.

48 « Dieses Komplette der Harmonie ist der Wahrheit eigen », *Neues Organon*, II, § 185, PS I, p. 549.

49 Sur l'holisme épistémologique chez Hegel et dans l'idéalisme allemand, voir l'importante contribution de P. FRANKS, *All or Nothing: Systematicity, Transcendental Arguments, and Skepticism in German Idealism*, Cambridge, MA: Harvard University Press, 2005.

du modèle explicatif euclidien, Lambert se devait de convenir que certains énoncés ont une valeur de vérité primitive, ce qui suppose qu'ils soient connus par soi et indépendants des autres propositions. Lambert s'est même donné pour tâche de compléter la méthode d'Euclide en cherchant de tels fondements. Il est ainsi clair que les concepts simples se saisissent sans l'aide d'autres contenus de vérités : « Du reste puisque les concepts simples ne sont pas composés, et ainsi ne sont pas constitués de plusieurs marques internes, alors elles n'ont pas de marques communes internes. Car chacune est à elle-même sa propre marque interne »⁵⁰. Ainsi, les concepts simples ne possèdent d'une seule marque, ce qui signifie qu'ils s'expliquent indépendamment des autres contenus de vérité. Dans l'*Anlage*, Lambert affirme même qu'il lui a fallu beaucoup d'efforts pour constituer une classe ou système de concepts simples, dont les critères principaux sont la primitivité et l'indépendance sémantique⁵¹. De nouveau, c'est précisément l'agencement des concepts primitifs, accompagnés des postulats, qui rend possible l'établissement d'une ontologie des objets de la science. Pour cette première raison, il est justifié d'opposer le fondationalisme, auquel appartient sans conteste la doctrine de Lambert, à une conception holistique pour laquelle il ne saurait exister de propositions fondamentales connues par soi et entièrement indépendantes de la cohérence d'ensemble⁵². Dans sa version classique, une théorie holistique de la connaissance n'accepterait pas ce genre de fondements de type notionnel ou axiomatique.

Qu'en est-il maintenant des concepts relatifs, des théorèmes ou toute autre proposition secondaire ? Peut-on soutenir que la distinction entre le vrai et le faux repose, en l'occurrence, nécessairement sur des relations déductives aux autres énoncés ? Autrement dit, l'holisme auquel appartiendrait la doctrine de Lambert pourrait-il se situer dans les liens de cohérence qu'entretiennent les propositions démontrées les unes par rapport aux autres, et dont le fondement est à trouver dans les concepts et postulats primitifs ? Or, il semble que même cette forme d'holisme ne puisse entièrement convenir à la conception lambertienne. Il est vrai

50 *Neues Organon*, II, § 13, PS I, p. 459. Lambert réitère d'ailleurs cette thèse dans le contexte de discussion de l'harmonie des vérités : § 191, PS I, p. 552.

51 *Anlage*, Vorrede, PS III, p. VI.

52 RESCHER, *op. cit.*, p. 697-698.

que l'unité systématique, sur laquelle prennent appui les relations énoncées, augmente la certitude de la vérité. Les extraits cités auparavant sont tout à fait justes. L'idéal de scientificité est en outre à chercher *a priori*, ce qui veut dire, dans le cas des propositions relatives, que les preuves sont à découvrir dans des notions et propositions connues par soi. L'ordre des raisons *a priori* implique deux types de détermination de la vérité : soit immédiatement pour les concepts simples, soit médiatement pour les autres contenus⁵³. Prenons un exemple en trigonométrie que Lambert cite par moments comme modèle d'intégralité démonstrative : dans l'ordre des raisons *a priori*, le théorème de Pythagore n'a de valeur de vérité que s'il est démontré à partir de prémisses certaines, lesquelles se fondent elles-mêmes sur des concepts primitifs. Autrement, il semble clair qu'on ne saurait véritablement en saisir la validité par le seul lien propositionnel entre le sujet et le prédicat. En somme, la valeur de vérité d'une proposition seconde ou théorème reste indéterminée dans le contexte de recherche des raisons *a priori* tant qu'il n'existe pas de démonstration complète.

Toutefois, est-ce à dire que la vérité, donc la possibilité, de chaque proposition relative s'évalue nécessairement par rapport à d'autres contenus de vérité ? Ce serait oublier l'importance que revêt la connaissance empirique chez Lambert et qui permet, dans une moindre mesure évidemment, de discerner la vérité d'une proposition. En d'autres mots, il est envisageable de concevoir la vérité d'une proposition, du lien entre un sujet et un prédicat, en s'appuyant sur l'expérience de la chose qui en atteste la conformité. De telle sorte que la recherche de la vérité n'est pas seulement *a priori*, même s'il est préférable de procéder ainsi afin d'atteindre une universalité dans les savoirs⁵⁴, mais aussi *a posteriori*. Or, une connaissance empirique, bien qu'elle soit liée à d'autres vérités, elles-mêmes de nature *a priori* ou *a posteriori*, peut recevoir une confirmation immédiate par la perception actuelle de sa possibilité dans l'expérience sensible :

53 *Neues Organon*, II, § 229, PS I, p. 569-570.

54 *Neues Organon*, I, § 643, PS I, p. 415-416. À ce sujet, voir Leduc, C., « Conducting Observations and Tests: Lambert's Theory of Empirical Science », in *Boston Studies for the Philosophy and History of Science*, 331, 2018, p. 215-233.

«Une fois que nous avons ou pouvons avoir les concepts de l'expérience, il n'est nul besoin de plus de démonstrations parce que la connaissance commune, dans la mesure où elle repose seulement sur les sensations, n'en a pas d'autre. De cette manière les concepts empiriques sont des concepts possibles en soi, c'est-à-dire que nous possédons de tels concepts par le moyen de la sensation immédiate»⁵⁵.

Bien entendu, Lambert mentionne explicitement que les concepts empiriques appartiennent à la connaissance commune et qu'ils constituent simplement des fragments du savoir scientifique. Mais il semble aussi que le recours à l'expérience, qui montre la possibilité d'un rapport prédicatif par un constat factuel, reste nécessaire à la constitution de la science. L'idéal de scientificité est *a priori*, mais la cognition humaine doit pouvoir s'appuyer sur les données de l'expérience pour avancer dans la découverte de la vérité. Il faut rendre la science toujours plus indépendante de l'expérience, en déterminant la vérité *a priori* d'une proposition relative à un réseau démonstratif⁵⁶, mais plusieurs de ces contenus se valident aussi directement dans la sensation. On pourra ensuite les insérer dans un ordre systématique et plus harmonieux ; mais la détermination de la possibilité d'une proposition peut quand même se faire de manière indépendante, par la connaissance empirique. Ce qui prouve, à nouveau, que la doctrine de Lambert de la vérité, malgré l'insistance qu'elle met sur la cohérence des totalités théoriques, pourrait difficilement être qualifiée d'holistique, même dans une forme modérée. Les connaissances empiriques sont considérées initialement comme étant des propositions fondamentales et indépendantes jusqu'à ce qu'il soit possible de les démontrer complètement et de les traiter comme des propositions relatives dans un système de vérités *a priori*.

Par conséquent, deux types de propositions trouvent par elles-mêmes une validité : d'une part, les concepts simples dans la connaissance *a priori*, d'autre part, les concepts empiriques dans la connaissance *a posteriori*. Ces derniers conservent une fonction dans l'établissement de la science, même si, pour les admettre, ils doivent s'incorporer dans des systèmes de vérités. Il serait même possible d'affirmer que les concepts empiriques perdront possiblement leur caractère immédiat si l'on

55 *Neues Organon*, I, § 646, PS I, p. 416.

56 *Neues Organon*, I, § 664, PS I, p. 427.

réussit à les démontrer rationnellement, mais jusque-là, ils font partie des conditions d'élaboration des savoirs scientifiques en fournissant des premières certitudes sensibles.

Conclusion

La systématité est une condition essentielle de l'établissement de la science dans le contexte de la méthodologie de Lambert. La détection des harmonies et dissonances permet d'apporter plus de certitude et d'unité aux théories et, par le fait même, d'écarter les erreurs qui pourraient s'introduire. Autrement dit, la connaissance scientifique sera systématique, sinon elle en restera à un niveau historique et préscientifique. J'ai par ailleurs soutenu que l'organisation systématique des vérités n'entraînait pas chez Lambert une forme d'holisme. Son fondationalisme est systématique, mais s'oppose, comme cela a habituellement été le cas dans l'histoire de la philosophie, à un holisme épistémologique à la manière de la position hégélienne. Les fondements d'un système sont soit *a priori*, soit *a posteriori* et interdisent de considérer cette définition de la vérité comme cohérence, malgré l'insistance de Lambert sur l'importance de situer les propositions dans des ensembles démonstratifs et organisés.

Dans l'évolution des conceptions de l'architectonique, en particulier de Wolff à Hegel, il faut donc conférer une place primordiale à la position de Lambert. Elle représente une étape importante dans l'histoire du concept de système. Par exemple, il serait difficile de ne pas voir en Lambert une influence dans la genèse de l'architectonique kantienne. L'unité systématique, qu'on rencontre certes déjà chez Wolff⁵⁷, est cependant un concept qui est pleinement théorisé dans le *Neues Organon*. Comment ne pas voir une ressemblance marquante lorsque Kant définit l'architectonique comme l'art des systèmes qui permet de transformer la connaissance commune en science⁵⁸? En elle-même, la doctrine de Lambert reste également l'une des plus cohérentes et exhaustives de

57 Sur le rapport entre Wolff et Kant quant à l'architectonique, voir: J.-F. GOUBET, «Fondement, principes et utilité de la connaissance. Sur la notion wolffienne de système», *Archives de philosophie*, 65/1, 2002, p. 81-103.

58 KrV, A832/B860.

l'*Aufklärung* et permet d'éviter certains écueils liés à l'adhésion d'un critère de systématisme. Les rôles complémentaires que jouent la raison *a priori* et l'expérience paraissent un moyen adéquat de faire la promotion de la pensée systématique, théorie que Condillac et les philosophes anti-systèmes auraient même pu approuver. L'architectonique sert à lier les vérités pour renforcer la certitude et éviter l'erreur, et non pas à sauvegarder la cohésion des systèmes qui seraient sans fondement dans l'expérience et pénétrés de préjugés⁵⁹. Lambert serait ainsi bien outillé pour défendre le critère de systématisme dans le contexte d'une méthode de la découverte des vérités scientifiques.

Bibliographie

- BASSO P., « Rien de *mathématique* dans la *methodus mathematica* wolffienne. La méthode "mathématique" de Wolff et les objections de Lambert », *Christian Wolff et la pensée encyclopédique de Lambert*, *Lumières*, 12/2, 2008, p. 109-121.
- BUZON F. de, « L'harmonie : métaphysique et phénoménalité », *Revue de métaphysique et de morale*, 100/1, 1995, p. 95-120.
- CONDILLAC É. B. de, *Traité des systèmes*, in *Œuvres philosophiques*, Paris : PUF, 1947, vol. I.
- CRUSIUS Christian August, *Weg zur Gewissheit*, Leipzig: Gleditsch, 1747.
- DUNLOP Katherine, « Why Euclid's geometry brooked no doubt: J.H. Lambert on certainty and the existence of models », *Synthese*, 167/1, 2009, p. 33-65.
- FRANKS P., *All or Nothing: Systematicity, Transcendental Arguments, and Skepticism in German Idealism*, Cambridge, MA: Harvard University Press, 2005.
- GOUBET J.-F., « Fondement, principes et utilité de la connaissance. Sur la notion wolffienne de système », *Archives de philosophie*, 65/1, 2002, p. 81-103.
- KANT I., *Kritik der reinen Vernunft*, in Kant, *Gesammelte Schriften*, hrsg. von der Deutschen Akademie der Wissenschaften, 1902 – (abrég. KrV, A-/B-).
- LAMBERT J.-H., *Philosophische Schriften*, hrsg. von H.-W. Arndt, L. Kreimendahl u. a., Hildesheim: Olms, 1965 – (abrég. PS).

59 Condillac explique notamment la genèse des systèmes par le besoin de connaître des hommes, lequel prend le dessus sur la connaissance véritable basée sur l'observation : *Œuvres philosophiques*, I, p. 123.

- LEDUC C., «Conducting Observations and Tests: Lambert's Theory of Empirical Science», in *What does it Mean to be Empiricist?*, ed. by S. Bodenmann and A.-L. Rey, *Boston Studies for the Philosophy and History of Science*, 331, 2018, p. 215-233.
- LEIBNIZ G. W., *Sämtliche Schriften und Briefe*, hrgs. von der Deutschen Akademie der Wissenschaften, Darmstadt/Leipzig/Berlin, Akademie Verlag, 1923- (abrév. A).
- LEIBNIZ G. W., *Die philosophischen Schriften von G. W. Leibniz* (1875-1890) hrgs. von C. I. Gerhardt, Hildesheim, G. Olms, 1965 – (abrév. GP).
- OLSSON E. J., *Against Coherence. Truth, Probability, and Justification*, Cambridge University Press, 2005.
- RESCHER N., «Coherentism, and the Idea of Cognitive Systematization», *Journal of Philosophy*, 71/19, 1974, p. 695-708.
- WOLFF C., *Gesammelte Werke*, Hildesheim: Olms, 1965 – (abrév. GW).
- WOLTERS G., *Basis und Deduktion. Studien zur Entstehung und Bedeutung der Theorie der axiomatischen Methode bei J. H. Lambert (1728-1777)*, Berlin und NY: Walter de Gruyter, 1980.